

Sa distinction excluait la raideur britannique ; elle savait être gracieuse avec goût, et portait des robes très-longues.

Quand, parfois, elle descendait de voiture pour entrer dans un magasin de modes, il semblait que ses pieds ne touchaient pas terre, qu'elle était déesse et marchait sur les nues.

Cet amas de perfections était couronné par une fortune personnelle de sept millions de dollars.

Il faut croire que cet idéal hors ligne non-seulement éblouissait, mais pétrifiait d'admiration tous les *lovers* et les *flirters* du haut de la ville, car pas un n'osait lui demander sa main.

Sa supériorité en toutes choses faisait autour d'elle le vide ; chacun de ceux qu'elle charmait se croyait indigne d'un pareil trésor.

C'est alors que, lasse d'être encensée comme une idole qu'on ose approcher, elle résolut de voyager incognito en Europe.

Souvent, l'hirondelle, partie seule du nid de mousse, y revint au printemps avec un doux compagnon. La pensée de donner un jour la becquée à de jolis oiseaux comme elle, lui fit prendre la clé des champs.

Rome, Venise, Florence et Paris, la ville des plaisirs, déposèrent tour à tour à ses pieds leur tribut d'admiration ; son portrait à l'huile, exposé au Salon, fut même déclaré hors concours.

Et cependant, personne—du moins le croyait-elle—personne ne connaissait le chiffre de son immense fortune. Elle n'était pour tout le monde que Miss Angéline ; c'était ce petit nom qu'elle laissait sur les registres d'hôtel et qu'elle griffonnait au bas de ses lettres.

"Au moins, se disait-elle, je serai aimée pour moi-même ; celui que je choisirai ne m'épousera pas pour mes millions. Lorsque cette fortune viendra ensuite dorner sur tranche notre lune de miel, ce ne sera qu'un bonheur de plus—

"Un rayon de soleil sur un nid d'amoureux."

Un certain hidalgo, le marquis de Caravellas, peut être grand d'Espagne, mais à coup sûr passé maître dans la vie galante, le jeu et les bon coups d'estoc, fut le *Deus ex machina* de cette comédie à deux personnages.

Un des premiers, il devina les millions de la belle blonde.

Une agence matrimoniale, du reste, le mit au courant de ce qu'il désirait savoir.

Ces sortes de maisons ont des registres secrets où l'on peut, moyennant finance, savoir exactement le montant de la dot de telle ou telle demoiselle à marier, demeurait-elle au Japon.

Un correspondant de New-York fut le trait invisible qui perça le mystère.

Ce chiffre fabuleux de sept millions lui tournait la tête ; pour être bien sûr qu'il ne se trompait pas, le marquis se le fit répéter trois fois.

"Diable ! fit-il, c'est une vraie poule aux œufs d'or, un lingot vivant que cette ange aux yeux bleus. Je sais bien qu'elle n'appartient pas à la haute noblesse, et que son père a dû probablement faire fortune dans les viandes salées ; mais qu'importe ! Dussé-je introduire dans mon blason une hure de sanglier, il me faut cette femme, il me faut ses millions !"

Dès ce jour, l'Espagnol résolut d'employer tous les moyens pour captiver le cœur de la jeune Américaine.

Il commença d'abord à avoir deux duels coup sur coup à cause d'elle ; ce qui la flatta énormément.

Aux courses, au bois, au théâtre, il était toujours à quelques pas de son idole ; ce qui fit dire au *Charivari* : "La terre n'est pas si large à avoir un satellite, Venus a aussi le sien."

Miss Angéline, en lisant ce journal, fut très-heureuse d'être comparée à une planète, et surtout à Vénus.

Chaque après-midi, elle avait l'habitude de faire le tour du bois sur son phaéton qu'elle conduisait elle-même. Le marquis, de son côté, imagina un stratagème qui devait pleinement réussir. Ayant gagné à prix d'or le palfrenier de celle qu'il voulait tromper, celui-ci consentit à servir ses projets.

Or, un certain jour que miss Angéline devait sortir, l'infidèle serviteur fit boire aux chevaux une certaine drogue qui devait peu à peu les rendre furieux.

Une heure après, l'attelage fringant de la belle Américaine brùit le macadam des Champs-Élysées, et se précipitait ensuite comme un ouragan dans le bois de Boulogne, où les chevaux s'emballèrent définitivement.

En efforts impuissants la belle se consume, Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.

Elle allait être précipitée dans le lac, lorsque, ô prodige ! un homme apparut. C'est le marquis lui-même qui vient se jeter au-devant des pauvres bêtes affolées. Il leur casse la tête avec son revolver, et reçoit, naturellement, la jeune miss dans ses bras. C'était dans le programme.

Il la ramène à son hôtel dans sa propre voiture, et, le lendemain, la pauvre enfant ne le nommait pas autrement que son sauveur, son lion et son maître.

Quelques jours après, le même steamer les emportait tous deux vers la baie de New-York.

Elle était radiieuse de l'avoir près d'elle. "Pour moi, se disait-elle, il quitte la ville et la cour, le monde et ses fêtes : Oh ! comme il m'aime !"

De son côté, le marquis ne s'endormait pas sur ses lauriers. Chaque jour, il inventait une nouvelle surprise à son idole.

Profitant de la présence à bord d'un certain nombre de musiciens, il donnait à sa belle chaque soir une sérénade. C'était tout à fait espagnol ; on se serait cru à Séville.

Et, pour que l'illusion fût complète, elle entendit une nuit son *Roméo* lui roucouler cette romance. La voici telle que me l'a transmise un reporter du *Herald* :

Que votre voile  
Fait songer ;  
J'y vois l'étoile  
Du berger.  
Tout vous admire,  
Je suis fou,  
Et veux vous dire :  
*I love you.*

Divine blonde,  
Vous voyez  
Palpiter l'onde  
A vos pieds.  
L'amour incline  
Mon genou :  
Chère Angéline,  
*I love you.*

Neptune apprête  
Ses fureurs  
Et la tempête  
Ses terreurs.  
Tout est furie  
Et casse-cou :  
Moi seul m'écrie :  
*I love you.*

On comprend qu'après tant de preuves successives de tendresse, miss Angéline devait sentir son cœur battre la chamade. Personne ne s'étonnera donc du mariage de ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre.

La corbeille de mariage était digne d'une princesse ; elle coûta au marquis \$500,000.

Quant à la cérémonie nuptiale, au repas et au bal qui l'ont suivie, je renonce à les décrire, un volume n'y suffirait pas.

#### ÉPILOGUE

Huit jours après, la nouvelle marquise de Caravellas voyait entrer chez elle un vieux juif au nez crochu, qu'elle avait vu souvent avec le marquis.

Le sinistre vieillard ouvrit devant elle un vaste portefeuille renfermant tous les billets qu'avait souscrits son mari avant son mariage. Il y en avait pour un million de dollars. Il est vrai que la plus grande partie de cet argent avait été dépensé en vue d'éblouir la pauvre jeune femme. Mais qu'importe ; elle était trop certaine maintenant qu'elle avait eu affaire à un chevalier d'Indu trie, dont l'amour n'était qu'un jeu.

Cet homme si prodigue n'était qu'un marquis de la bourse plate ; ce don Juan magnifique n'était qu'un comédien, un faussaire d'amour.

Quel épouvantable réveil pour cette femme si orgueilleuse !

Pour se venger, la malheureuse jura que

cet homme n'aurait jamais d'héritier de son sang.

Et, dût-elle en mourir, on dit qu'elle tiendra son serment.

ANTHONY RALPH.

## NOS GRAVURES

### Le départ des cloches

C'est une légende charmante et connue de tout le monde, que celle des cloches qui s'envolent de leurs églises le matin du jeudi saint, pour ne revenir que le samedi, au moment où le prêtre entonne, à la messe, le *Gloria in excelsis* de la résurrection. Elles vont, dit-on, à Rome pendant cette période liturgique.

Dans les petites villes de certaines contrées, on remplace ces belles fugitives par des crécelles. Des enfants les font grincer le long des rues pour annoncer les offices, et les accompagnent quelquefois d'un instrument fait pour la circonstance, avec l'écorce de l'aune.

Une pieuse coutume salue aussi leur retour, dans ces pays. Au moment où le premier son des cloches se fait entendre, on s'aborde en exclamant *Alléluia*. Le retardataire doit à celui qui l'a devancé les œufs destinés à fêter la Pâque le lendemain, d'après la tradition.

### " Délivrez-nous Barrabas ! "

Le *Barrabas* exposé cette année est-il un tableau religieux ? Non. Si l'artiste eut voulu lui donner ce caractère, il eût mis le Christ au premier plan, et concentré sur lui toute l'attention. C'est Barrabas, au contraire, qui est le roi du tableau, comme il était le roi de cette plèbe qui le préférerait à Jésus. Pilate leur dit : "Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ?" Alors, ils se mirent à crier de nouveau tous ensemble : "Nous ne voulons point celui-ci, mais Barrabas." Et qu'était-ce que ce Barrabas ? Un voleur, un meurtrier, qui avait eu l'art de couvrir ses crimes du manteau de la politique, en se faisant le chef d'une sédition.

Barrabas fut de tous les temps. Peut-être est-il plus particulièrement du nôtre. M. Müller a eu son idée là-dessus. Que celui-là regarde qui a des yeux pour regarder ! Que celui-là entende qui a des oreilles ! Ce n'est pas à nous à développer la leçon. Elle est vivante, palpitante sur la toile de l'artiste, et rien n'y manque.

Barrabas sort de prison. Il est encore sur les degrés qui en précèdent la porte. Va-t-il, en personnage vulgaire, se hâter de les franchir et se confondre avec la foule ? Il s'en gardera. De ces degrés, il se fait un piédestal, où, calme et froid, il pose en martyr, présentant ses chaînes brisées comme des titres à l'enthousiasme de la populace, qui s'en donne à cœur joie.

La figure de Barrabas est un chef-d'œuvre. Ces yeux enfoncés, ces pommettes déprimées, cette lèvre inférieure pendante, ces cheveux incultes, cette barbe rousse, en font un type où se reflètent tous les vices, toutes les scélératesses, servis par une intelligence dévoyée qui rend le personnage plus hideux encore ; et pourtant, rien n'est chargé dans ses traits, rien n'est tourmenté dans sa pose. Tout parle en lui ; rien ne crie.

Des deux côtés de Barrabas, et un peu en arrière, sont les deux types qui personnifient la canaille dans les scènes de ce genre. A gauche, un fier-à-bras qui lève à toute leur hauteur ses mains crispées, et, de sa bouche grande ouverte, pousse un cri formidable ; à droite, un de ces adroits meneurs, qui, saisissant d'une main la main du libéré, et lui pressant l'épaule de l'autre, lui souffle à l'oreille des paroles de félicitation et d'encouragement.

Ces trois personnages constituent le groupe principal du tableau. Aussi l'artiste l'a-t-il particulièrement travaillé. Il est fini, complètement fini.

Il en est autrement de cette scène lointaine où, dans le prétoire, le Christ est insulté, frappé, traité comme un scélérat.

Elle est seulement esquissée à grands traits. Elle est là pour le contraste, pour le complément de la pensée. Elle est là pour que le spectateur tire tout entier la conclusion qui convient, et pas autre chose : car, nous l'avons dit : le tableau de M. Müller est une étude de mœurs, une satire sanglante, une austère leçon, tout ce qu'on voudra ; mais il n'est pas un tableau religieux.

Complétons la description cependant. Au-dessus de Barrabas, c'est la foule agitée par une ivresse indescriptible ; la foule où grouillent pêle-mêle toutes les classes sociales : le soldat, l'officier, le manœuvre, le lévite, le publicain, la fille de joie, la mère de famille, le disciple de Bachus, chancelant et couronné de lierre, le pharisien, le philosophe. Et tous s'agitent convulsivement, lèvent les bras, et crient : "Il nous faut Barrabas !"

Oui, n'est-ce pas ? il vous faut Barrabas !

Oh ! c'est bien là l'histoire des masses égarées et livrées aux instincts bestiaux. On vit cela jadis, on le revit hier, on le voit aujourd'hui, on le reverra demain. Barrabas, la folie et la bêtise humaine furent de tous les temps. M. Müller a frappé juste.

### Paques

Alleluia ! Le Christ est ressuscité, il est vainqueur, il règne, il domine.

Le Christ triomphe de la mort. Un ange est descendu du ciel pour renverser la pierre de son tombeau ; les gardes, surpris dans leur sommeil, s'éveillent sourdains et s'arrêtent foudroyés.

Quelle joie pour le monde entier !

Les enfants se réjouissent surtout des œufs de Pâques. Quel empressement ! Quelles surprises agréables ils espèrent trouver !

Pour les hommes, la joie est plus grave. C'est le temps de remplir le devoir pascal. Les fidèles, comme le représente notre gravure, se pressent à la Table sainte.

Le philosophe Jean-Jacques Rousseau restait anéanti lorsqu'il considérait non-seulement la simplicité, mais l'extrême sobriété des récits évangéliques. Il y voyait la preuve de la vérité divine. Ce n'est pas ainsi, en effet, que les hommes procèdent lorsqu'ils veulent faire croire à leurs affirmations.

Se représente-t-on, par exemple, que ce grand fait de la résurrection du Christ, sur lequel repose toute la foi catholique, soit l'objet de quelques phrases seulement de la part des évangélistes ? Encore ces quelques phrases ne concernent-elles que les apparitions de Jésus à ses disciples. Il n'est pas dit un mot de l'acte de la résurrection lui-même, et les artistes qui l'ont voulu représenter ont dû s'inspirer de leur piété ou de quelques paroles des anciens Pères.

Et cependant, sur ce grand fait repose toute la foi catholique. Saint Paul nous le dit nettement dans le xve chapitre de son épître aux Corinthiens : "Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi."

### Les disciples d'Emmaüs

Il n'est pas un chrétien qui n'ait présenté à la pensée ce touchant épisode rapporté par saint Luc. Notre gravure peint le moment où Jésus, ressuscité, après s'être joint aux deux disciples sous l'apparence d'un voyageur et leur avoir reproché leur défaut d'intelligence, "commençant par Moïse, et ensuite par tous les prophètes, leur explique, dans toutes les Écritures, ce qui a été dit de lui." Les disciples écoutent avec une émotion visible. Quand ils auront reconnu Jésus à la fraction du pain et que le Sauveur les aura quittés, ils se rappelleront cette phase de leur voyage : "N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant lorsqu'il nous parlait dans le chemin et nous expliquait les Écritures ?" Et, comprenant leur devoir, ils se lèveront sur l'heure, pour aller dire à Jérusalem ce qui leur est arrivé.